

manque d'une bonne organisation. Elle n'en a que plus de mérite, si tel est le cas, d'avoir résisté comme elle l'a fait.

PHALSBURG

C'est le cœur à la fois navré de douleur et ému par l'admiration, que nous assistions depuis le 8 août à l'héroïque défense de Phalsbourg.

Chaque jour, les rares dépêches qui nous étaient envoyées des vigies environnantes, en nous montrant la défense devenue plus difficile, le siège plus douloureux, ajoutaient un exploit aux exploits de Phalsbourg, et un trait de plus à son héroïsme.

Seule, abandonnée, perdue au milieu des Vosges dont elle commande les défilés, sans communications, livrée à elle-même, ignorant si la France est encore la France, si la Patrie est prussienne, si l'ennemi est vainqueur, Phalsbourg luttait avec désespoir, culbutant l'ennemi, sans soldats, servie par quelques habitants et ses gardes mobiles encore inexpérimentés, mais soutenue par son patriotisme et sa volonté, elle luttait, elle luttait sans cesse.

En vain les Prussiens, nombreux comme ils le sont toujours, ont-ils cerné la ville. N'importe! En vain ont-ils arrêté tous ceux qui apportaient aux assiégés des vivres et des munitions. N'importe! En vain, ont-ils coupé le ruisseau qui fournissait de l'eau aux habitants de la ville. N'importe! Phalsbourg boit l'eau des puits et des citernes.

En vain, les obus ont-ils incendié l'église; en vain, de nombreuses maisons sont-elles devenues la proie des flammes; en vain, la mitraille sème-t-elle la ruine dans les rues: Phalsbourg lutte toujours.

Phalsbourg n'a ni les remparts de Metz, ni les provisions de Strasbourg. Phalsbourg est une place de second ordre, elle a cependant marqué sa place dans l'histoire, car elle avait pour la soutenir dans la lutte, son commandant Taillant, héros énergique, patriote à la volonté de fer, au dévouement à toute épreuve.

Il y a quelques semaines, sonné de se rendre sous peine d'un nouveau bombardement, Taillant répond au parlementaire prussien:

« Quand Phalsbourg en sera à sa dernière pierre, à son dernier biscuit, à son dernier verre d'eau; quand le dernier soldat, exténué de fatigue, laissera tomber son arme, ce jour-là je ferai sauter la ville, et, le soir, je serai couché avec les miens parmi les débris, et sur un monceau de cadavres. »

Depuis ce moment, Taillant continue jour et nuit d'observer l'ennemi; il attend qu'on vienne enfin le délivrer.

Mais, hélas! ce secours ne vient pas, et un fléau plus terrible que le fer et le feu apparaît: la famine, ennemi invisible, auquel on ne peut opposer aucune arme, aucune puissance humaine. Après cinq mois d'une résistance héroïque, Phalsbourg a capitulé; non pas avec la Prusse, mais avec la famine. Oui, Phalsbourg s'est rendue, mais elle a noblement rempli son devoir jusqu'à la dernière extrémité.

On a fait flotter sur ses ruines le drapeau français alors que l'étendard prussien se déployait déjà depuis longtemps sur les murs de Strasbourg, Metz, Thionville, Toul et Verdun.

Phalsbourg, en 1870, a voulu être digne de Phalsbourg en 1814: Elle a bien mérité de la patrie.

Et n'est-ce pas le cas de dire plus que jamais! Phalsbourg est tombé! vive Phalsbourg! Oui, cette noble cité pourra voir s'étendre sur elle la domination prussienne; mais elle sera toujours française par le cœur.

La France ne l'oubliera pas au jour de la restauration. — A. D.

(Propagateur).

MONTMÉDY

On écrit de la frontière de France, 13 décembre, à l'Echo du Luxembourg:

Je viens de voir Montmédy; c'est un triste spectacle, je vous l'assure.

La ville haute ne forme pas un amas de ruines à proprement parler; mais on peut dire que tout y est à reconstruire. Pas une maison n'a échappé à l'action destructive du

bombardement. L'effet des projectiles prussiens est incroyable. J'ai vu des angles de murs construits en pierre de taille, des blindes énormes recouvrant les casemates entièrement démolies et renversées par l'explosion d'un seul de ces engins.

Les Prussiens ont continué à Montmédy l'essai des nouveaux obus dont Thionville a eu la primeur. Ce sont des bombes ovoïdes de 60 centimètres de longueur, pesant 78 kilos, à ce qu'on m'assure.

Deux bastions du côté de Vigneul ont beaucoup souffert du bombardement.

Il paraît que les premières batteries des Prussiens ont été démontées le 12 décembre par le feu de la place: ils les ont alors reculé de telle sorte que les boulets de la forteresse de Montmédy — qui n'avait du reste que quelques canons rayés — venaient pour ainsi dire expirer à quelques centaines de mètres de leurs positions pendant que leurs conservateurs leur force meurtrière.

Le 13 décembre, le feu des Prussiens a été tellement vif que l'on a craint pour les poudrières de la ville dont le blindage a été reconnu insuffisant par les officiers du génie.

Les Prussiens y sont entrés à une heure de l'après-midi.

Les conditions de la capitulation sont celles de Thionville, et non de Verdun.

Il y a 30 à 40 Français tués et une soixantaine de blessés; les Prussiens — est-ce possible? — n'accusent que quelques morts.

On dit que leurs canons de siège sont déjà en route pour Mézières.

Les locomotives arrivent jusque tout près de Montmédy — jusqu'au pont de la Chièze qui est démoli.

Quelques alarmistes ne cessent de répéter que, faute de vivres, Paris sera obligé de se rendre.

Nous les engageons à lire la lettre suivante, qui émane de M. Coindet, médecin en chef des ambulances de Vaugirard; elle est de nature à les tranquilliser.

« Ici nous vivons, en fait de nouvelles, presque comme des sauvages. C'est pour nous une bonne fortune lorsqu'il nous tombe en pâture des bribes de journaux venus du dehors. C'en est assez pour nous convaincre que cet excellent M. de Bismark, aidé de cet agneau qui a nom de Moltke, ne cessent de battre leur grosse caisse pour faire croire à cette bonne Europe que bientôt, à Paris, nous en serons réduits à nous entre-dévoiler les uns les autres. »

« Laissez dire et ne croyez à rien de pareil. Nous ne ferons pas comme Bazaine, nous n'attendrons pas d'être exterminés pour nous ruer comme des lions sur nos ennemis. Tous, ici, sommes décidés au sacrifice de notre vie. Cette idée est tellement devenue populaire, que nous rendons des points à nos aïeux les Gaulois, qui se tuaient eux-mêmes pour prouver leur peu de crainte de la mort. »

« L'on est bien fort lorsqu'une telle résolution est devenue générale dans le cœur de ceux qui se battent pour l'honneur de la France. »

« Vaincre... personne n'en doute ici; et les Prussiens du Saint-Roi, moins que personne. Si vous pouviez voir la bonne besogne que notre brave armée a faite sur la Marne; si vous pouviez contrôler la somme de confiance que nous avons tous en notre infatigable gouverneur; si vous pouviez peser celle qu'inspire le brave général Ducrot et celle de mille autres, vous diriez assurément que nous ne sommes pas encore trop à plaindre. »

« Du reste, je ne sais, si cela était, comment nous trouverions assez de temps pour cela. Je ne suis pas un guerrier par état; j'ai des habitudes de juger qui n'ont rien de l'enthousiasme. Cependant, je puis vous assurer que si les Prussiens se connaissent en discipline et en manœuvres, ils auront bientôt le temps d'apprécier ce que nous sommes aujourd'hui, et cela sur une immense échelle. »

« Vous croyez, peut-être, que nous ne pensons qu'à manger? Allons donc! L'exercice d'abord, le tir ensuite. Puis, des marches à n'en plus finir, pour aguerir, par cette gymnastique, le cœur et les jambes de nos braves mobiles, qui sont passés maîtres dans le métier de soldat. »

« Quant à nos Parisiens de la garde na-

tionale, je ne les reconnais plus, tellement ils sont changés à leur avantage. Eux si bons, si gais, si amateurs du doux far niente, sont devenus, par nécessité d'abord, et par goût ensuite, de vrais reîtres. L'émulation est devenue pour eux de la crânerie. Le plus paisible bourgeois du Marais a pris, sans y songer le moins du monde, un air féroce et surtout résolu. »

« Cet abominable Bismark m'a changé mon doux Paris. »

Nous n'ignorons pas, ici, que l'on vous chante au loin, sur tous les tons, que nous sommes réduits à une maigre pitance. Laissez croire, et dormez tranquilles, si vous le pouvez. C'est assez que nous sachions le contraire. »

« A ceux qui ne croient à rien, dites leur bien ceci: Pour mon compte, je suis chaque jour de plus en plus embarrassé avec les provisions de toute nature, que de toutes parts on m'apporte, pour le service des pauvres blessés de mon ambulance. »

« Pour moi et mes amis, nous en regorgons; et chaque matin je fais faire, comme au bon temps, une grande distribution aux nécessiteux du quartier. Mon ambulance n'est pas plus privilégiée que les autres. Tous mes confrères pourraient, ainsi que moi, faire vivre leurs malades en Lucullus si la diète et d'autres considérations de santé ne s'y opposaient. »

« Si un de nos chers blessés pouvait se guérir uniquement à l'aide de cerises fraîches, ou de raisins frais cueillis, il serait certain d'être bientôt prêt à recommencer le coup de feu. »

« Français ou Prussiens, je les dorlote tous également. Plus d'un de ces derniers, une fois guéri, l'aura jamais l'idée de retourner en Prusse. »

« Nous savons, à n'en pas douter, que nous avons des provisions jusqu'à la fin de mars. Chaque jour on découvre une des cachettes, faites par une prudente précaution sur ordre du gouvernement. A l'heure où je vous écris, les provisions des marchés sont moins chères qu'il y a un mois. »

« Pourquoi? Je tiens à vous le dire: parce que le gouvernement ne met qu'un dernier moment ses réserves en vente. De cette manière, il tient la dragée haute à la spéculation par trop effrontée. »

On écrit de Bordeaux, 10 décembre, au Journal de Genève:

« Ce fut dans la matinée du jeudi 8, que le départ du gouvernement fut résolu. Cette décision, tenue d'abord secrète dans la ville, se révéla bien vite par les préparatifs d'un grand nombre de fonctionnaires. L'émigration commença dans la journée par le convoi de trois heures. Elle se continua dans la soirée par le convoi de 7 heures 25 et par le train de minuit. »

« Je ne saurais vous dépeindre le trouble, le désordre de ces départs, qui ne peuvent se comparer qu'à la confusion de l'arrivée. Le froid, la gelée, la neige, ajoutaient leurs souffrances aux difficultés de ce triste pèlerinage. Les chemins de fer étant encombrés par les mouvements de troupes, la marche des wagons était très lente, et le trajet de Tours à Bordeaux n'a pas demandé moins de douze à quatorze heures. »

« Les hôtels sont encombrés et hors de prix. Les appartements meublés sont introuvables. Bordeaux est une grande et magnifique ville d'été. Elle a été bâtie en vue du soleil. »

« Les chambres sont hautes; les cheminées n'y sont pas tout à fait rares, mais la plupart regimment au feu comme à un hôte inconnu. Les fenêtres et les portes ignorent la clôture, si bien que quand elles sont closes, le vent y entre comme si elles étaient ouvertes. Tous les arrivants souffrent. Les trois quarts errent dans les rues, quêtant un logis qu'ils ne trouvent pas. Les hôtels de dernier ordre ont haussé leurs prix au-dessus de l'ancien tarif des hôtels les plus luxueux. Un bon logement coûte 10 fr. par jour, avec ou sans nourriture. Un petit appartement meublé, qui semblait cher à Tours au prix de 200 fr. par mois, ne se loue pas moins de 500 fr. »

« M. Crémieux est arrivé hier soir avec un certain nombre de membres du corps diplomatique. Il s'est logé à l'hôtel, et aujourd'hui il a cherché à pied son logement. Il doit résider avec son cabinet, rue Esprit des Lois, près de la préfecture. »

« Le bureau de la presse et le ministère de l'intérieur sont arrivés aujourd'hui. Leurs bureaux seront installés dans l'hôtel de la préfecture. »

« Le ministère de la guerre sera à l'intendance. Le ministère de la marine, au dépôt de la marine. »

« La direction général des postes prend la place du grand cabinet de lecture, dont les galeries occupent le rez-de-chaussée du Grand-Théâtre, et que le gouvernement a délégué par réquisition. »

« Des sommes fabuleuses ont été demandées au gouvernement pour ses ministères, ou aux ambassadeurs pour leurs légations. Des particuliers ont offert leurs maisons au prix de 26,000 fr. par mois! »

« Hier soir, à son arrivée, lord Lyons n'a pu trouver une chambre à l'hôtel de Paris. Il a passé la nuit sur un lit de fer improvisé dans une salle de l'hôtel. Le chevalier Nigra a dormi dans un fauteuil. »

« Aujourd'hui, tout le monde politique, administratif et diplomatique se case tant bien que mal. Mais aucun bureau n'est encore formé. Les tables manquent partout. »

« Pendant ce temps, M. Gambetta, resté seul à l'armée de la Loire, semble narguer ses collègues fugitifs, en leur décochant des bulletins qui attestent la vaillante résistance de nos troupes, dont il fait honneur aux mains fermes du général Chanzy. »

« Un accident grave a eue lieu ici, hier soir. La municipalité a cru devoir faire transporter dans une salle de la mairie un certain nombre de tableaux qui se trouvaient dans une galerie de planches du Musée. Le tuyau d'une cheminée de corps de garde a mis le feu à cette salle. Soixante tableaux de prix ont été consumés, entre autres un tableau de Brascassat, une toile de Philippe de Champaigne, une revue de Charles X, par Horace Vernet; deux tableaux de Lauterbourg, un portrait d'équestre du duc d'Orléans par Alfred de Dreux et la grande Chasse aux lions d'Eugène Delacroix. »

INFORMATIONS ET NOUVELLES

Un correspondant militaire du Times exprime l'opinion que, si par hasard, un retraite devenait nécessaire en temps humide, l'armée allemande courrait de grands dangers. Si l'armée du Sud était refoulée, une sortie heureuse de Paris pourrait avoir lieu et placerait l'armée assiégeante dans la position la plus critique. Les Allemands n'osent pas lever le siège maintenant à moins que ce ne soit pour se retirer, parce qu'une armée prenant l'offensive avec Paris pour base d'opérations couperait certainement es lignes d'approvisionnement de l'ennemi.

L'International publie la nouvelle suivante: Nous apprenons que M. Reutlinger, secrétaire de M. Jules Favre, vient d'avoir en une entrevue avec lord Granville.

Sans vouloir pénétrer dans le secret du long entretien qui a eu lieu entre le ministre anglais et l'ancien de M. Jules Favre, nous pouvons affirmer que M. Reutlinger a pu concevoir de bonnes espérances pour l'avenir.

On lit dans le Moniteur belge:

« D'après une correspondance que reproduisent quelques journaux allemands, des batteries de campagne françaises et des troupes de mobiles se tiendraient à l'intérieur de la frontière belge des Ardennes et se rendraient, en logeant celle-ci, à l'armée du Nord. »

« Cette version est erronée, du moins en tant que les faits se passeraient en deçà de notre frontière. »

« Ce qui est vrai, c'est que l'on a interné les soldats français qui, au nombre de 234, sont arrivés sur notre territoire à la suite de la prise de Montmédy. »

A l'extérieur de Versailles, pendant une journée de marche, la route passe entre une rangée de chevaux morts, écorchés et pourrissants dans les champs. Par le froid qu'il fait, il n'y a pas la matière à inquiétude, mais si quelques jours de temps plus chaud surviennent, des gaz délétères, en donnant le typhus et la dysenterie, vengeraient ces pauvres animaux morts de fatigue. Cette campagne a vu périr d'énormes quantités de chevaux.

On dit que l'armée prussienne a dû être remontée plus d'une fois. Leurs chevaux actuels paraissent un peu petits et faibles pour le service auquel on les astreint. Tout le long des routes, derrière l'armée prussienne, courent des fils télégraphiques, et non contents de cette précaution, les Allemands font des feux de signaux par intervalles, entourant les arbres de guirlandes de paille trempées dans du pétrole et en plaçant à leurs pieds des fagots. Des mesures sont prises pour hisser des lampes de couleur qui indiquent si l'ennemi avance et dans quelle direction.

On écrit de Versailles, 10 décembre, au Schaubische Merkur:

« On s'occupe des préparatifs d'un bombardement possible. On est d'avis que de nos positions près des forts d'Ivry, de Vanvres et de Montrouge la ville, pourra être atteinte. Le feu des canonniers sur la Seine, dont les pièces de gros calibre font de grands dégâts, s'est ajouté à la pluie de grenades de l'ennemi. »

Le roi Guillaume vient d'adresser aux armées allemandes la proclamation suivante:

Soldats des armées allemandes alliées! Nous nous trouvons en présence d'une nouvelle phase de la guerre.

Lorsque je vous adressai la parole pour la dernière fois, la dernière des armées ennemies qui se trouvaient vis-à-vis de nous au commencement de la campagne avait été anéantie par la capitulation de Metz.

Depuis lors, l'ennemi, par les efforts les plus extraordinaires, nous a opposé de nouvelles troupes; une grande partie de la population de la France a quitté ses occupations paisibles, auxquelles nous ne mettons aucune entrave, pour prendre les armes.

L'ennemi nous a souvent été supérieur en nombre; mais malgré cela, nous l'avons de nouveau battu, car la bravoure, la discipline et la confiance en une cause juste valent mieux que le nombre.

Toutes les tentatives de l'ennemi de rompre la ligne d'investissement de Paris ont été repoussées avec énergie, souvent, il est vrai, avec de grands et sanglants sacrifices comme à Champigny et à Le Bourget, mais aussi avec un héroïsme tel que vous le montrez partout.

Les armées de l'ennemi, qui accouraient pour dégager Paris, sont toutes battues.

Nos troupes, qui, il y a peu de semaines encore, étaient devant Metz et Strasbourg, sont aujourd'hui au-delà de Rouen, d'Orléans, de Dijon, et, outre beaucoup de petits combats victorieux, deux grandes nouvelles journées d'honneur, Amiens et la bataille d'Orléans, qui a duré plusieurs jours, sont venues s'ajouter aux précédentes.

Plusieurs forteresses ont été prises et un grand matériel de guerre a été capturé. J'ai donc lieu de m'éprouver que la plus grande satisfaction, et c'est pour moi une joie et un besoin de dire.

Je vous remercie tous, depuis le général jusqu'au simple soldat. Si l'ennemi persiste à continuer la guerre, je sais que vous continuerez à appuyer cette même tension de toutes vos forces à laquelle nous devons les grands succès que nous avons remportés jusqu'à présent, jusqu'à ce que nous conquerrions une paix honorable, digne de grands sacrifices en argent et en existences humaines qui ont été faits.

Quartier-général de Versailles, 6 décembre.

GUILLAUME.

On lit dans le Mémorial:

Pendant la longue et sanglante lutte que la guerre de séparation a imposée aux États-Unis d'Amérique, le papier-monnaie émis par cet état y a été substitué à la monnaie métallique et en remplit encore aujourd'hui l'objet.

Ce système a produit les plus heureux résultats en répandant avec abondance l'argent de la circulation; il a facilité les transactions, imprimé un cours normal à toutes les denrées, abaissé le taux de l'intérêt et permis de contracter emprunts sur emprunts pour une somme supérieure à quatorze milliards de 3 francs.

Ce concours puissant a fait triompher au bout de trois ans la cause de la liberté contre l'esclavage et les privilèges soutenus alors plus ou moins ostensiblement par le despotisme français et l'aristocratie anglaise.

donc aux renseignements... Si nous n'étions pas, Amalia et moi, en négligé de désolation, nous serions dans la rue déjà.

« Je vous obéis, madame, » dit Tower avec un regard vif comme un feu qui s'éteint.

Et il sortit. « Voilà un tuteur anglais, dit Octavie, que nous avons élevé peu à peu à la dignité de domestique. Si le ministre veut me donner trois tuteurs comme M. Tower, je congédie mes gens de service, et je deviens enfin maîtresse absolue de mes serviteurs. »

A chaque instant, les groupes des soldats indiens devenaient plus animés dans la rue. On pouvait deviner à leur joie bruyante qu'une bonne nouvelle était arrivée au cantonnement de Roudjadh.

Les deux jeunes femmes attendaient le retour de M. Tower avec une vive impatience. Il s'était mêlé dans les groupes, et il cherchait un visage européen, dédaignant de parler aux naturels du pays.

Dès qu'Octavie et Amalia virent M. Tower faire un signe de remerciement à un planteur qui était leur voisin, elles descendirent jusqu'au milieu de l'escalier, pour connaître plus tôt la grande nouvelle qui agitait le village. M. Tower s'était arrêté avec le land-lord de l'auberge, et les deux femmes entendirent distinctement ces mots:

« Oui, monsieur Tower, la nouvelle est positive; le télinga vient d'arriver à

tin Tower... un colosse!

« Comme c'est intéressant ce qu'il nous raconte là, ce monsieur! murmura soudainement Amalia en se levant pour s'appuyer au balcon, derrière la persienne. »

« Voulez-vous, mesdames, que je sonne pour le thé? dit Tower avec sa plus douce voix. »

« Sonnez, monsieur Tower; dit Octavie. Il faut bien tuer les heures de quelque manière... Mon Dieu! si je pouvais partir demain... Il faudrait pouvoir demander un vaisseau comme on demande un thé. »

Tower poussa un de ces éclats de rire stupides qui désolent un salon.

« Mais ça se peut, madame, dit-il, en éteignant le rire avec une difficulté feinte, ça se peut très-bien. »

« Monsieur Tower, puis-je compter sur vous, si je veux retourner en Europe? »

Tower se redressa fièrement, prit son maintien de bel homme, se jeta un rapide coup d'œil du menton aux pieds, et dit: « Vous savez madame, que j'ai un devoir à remplir, un devoir sacré. Ce devoir rempli, je me mets à votre disposition pour tout ce que vous exigerez de moi. »

« Dans leur jargon de tuteur, dit Amalia toujours inclinée au balcon, ils appellent cela un devoir sacré à remplir... Marier une pauvre orpheline malgré elle, avec un colonel malgré lui! — Mademoiselle, dit Tower, ne sachant

ce qu'il allait dire, mademoiselle, vous savez que mes instructions... »

« C'est bien! dit Amalia en frappant le plancher avec vivacité. »

« Monsieur Tower, dit Octavie, admettons que vous avez rempli ce devoir sacré, rien ne vous retient plus au Bengale? »

« Mais... rien... oui... il me semble... A moins que M^{lle} Amalia ne veuille... »

« Moi! dit Amalia, toujours sans se retourner; quand on m'aura sacrifiée, vous êtes bien le maître, monsieur, d'aller ou bon me semblera. »

Le visage de Tower se contracta par l'expression de cette idée: « Voilà de la jalousie bien évidente, ou je ne m'y connais pas. »

« Vous pouvez donc me reconduire en France, M. Tower? dit Octavie. »

« Oui, madame, et j'ai même des raisons personnelles pour aborder en France... On ne sait pas ce qui peut arriver... En France, je pourrai, par mes amis, sonder les intentions du ministre à mon égard. »

« Je vous comprends, monsieur Tower. »

Tower se promena dans la salle pour se livrer tout entier, avec tous ses avantages, à l'admiration d'Octavie.

« Aimez-vous la France, monsieur Tower? ajouta la comtesse. »

« La France? belle comtesse... J'aime assez la France... Mais je vous avoue que j'ai une certaine répugnance

pour les Français... Ce n'est pas par antipathie nationale, du moins, croyez-le bien... Le Français me paraît trop léger, trop frivole... il a un amour-propre de démon... il se croit aimé de toutes les femmes. Il perdrait volontiers une maîtresse pour une indiscretion, et un ami pour un calembour... J'ai eu deux affaires d'honneur à Paris... Il s'agissait de deux dames françaises de ma connaissance... intime... sur les mœurs desquelles on se permit des propos lestes... calomnieux, pour trancher le mot. Je demandai satisfaction... Elle me fut accordée... Oh! quant à cela, le Français est brave. Je le maintiens brave. »

« Comme c'est heureux pour le Français! dit Amalia. »

« Oh! poursuivit Tower, ces deux duels ont fait bruit à Paris... C'était en mil huit cent vingt et... et... avant 1830... Voilà mon opinion sur les Français... Quant aux Françaises, ajouta-t-il en mettant une douceur fade dans sa voix et sur sa figure, quant aux Françaises, c'est autre chose... La Française est vive, spirituelle, sensible, charmante... à la voyant, il faut tomber à ses genoux... Au reste, qu'est-il besoin de faire l'éloge des Françaises? n'ai-je pas sous les yeux en ce moment le plus parfait... »

« Il suffit, monsieur Tower, interrompit la comtesse; je tenais à savoir si vous pouviez compter sur vous. »

« Oui, oui, madame, dit Tower avec

une émotion sanguine qui empourprait son visage et gênait sa respiration; oui, compte sur moi... lorsque le devoir sacré... »

« Allons, dit Amalia, voilà le devoir sacré qui revient!... Octavie, approche-toi... viens regarder là-bas, dans la rue, il se passe quelque chose d'extraordinaire. Je crois... »

Octavie vint se placer au balcon à côté d'Amalia.

Tower se promenait d'un pas triomphant, et sa figure traduisait le monologue intérieur qui n'arrivait pas aux lèvres. « Voilà bien les femmes! comme ce dépit d'Amalia est mal joué! maintenant elle entraîne Octavie à la fenêtre! quelle ruse gauchère! Au reste, je suis enchanté de moi, la comtesse a fort bien pris la chose: il est vrai qu'elle m'a fait des avances; et moi, j'ai riposté par une déclaration! Ah! quand les femmes veulent un peu trop se livrer avec moi, elles trouvent à qui parler! Amalia ne sait pas quel service elle vient de rendre à la comtesse. Octavie était émue au dernier point! Amalia l'a tirée d'embarras en l'appelant. D'ailleurs, la journée est longue; nous nous reverrons. Ça marche bien! ça marche bien! »

« Monsieur, dit Octavie en quittant le balcon, la rue est pleine de bruit, vos soldats indiens crient: Hourra pour le colonel Douglas!... Entendez-vous, Monsieur Tower?... Eh bien! vous n'avez rien planté comme un Terme, à me regarder avec des yeux ébahis! Allez